Tribune Publique.

Au peu d'esprit que le bon homme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.

Mr. le Rédacteur,

L'aimable Editeur du *Canadien* est parfois piquant et souvent incompréhensible; je lui demandai dans votre dernier numéro de reproduire un petit article qu'il y trouvait, et que je ne croyais nullement devoir m'attirer les complimentsetles conseils de savant Editeur. Loin de reproduire mon écrit il se charge de me faire la leçon; c'est être trop bon; il n'y avait vraiment pas de quoi faire ainsi gâter pillage de connaissance. On serait porté à croire que ma petite communication a

" L'effeuré au vif son cœur paternel,"

tant il se donne de peine à m'appliquer des fouets. Il commence par patte de velours et finit par griffe d'ours; c'est doucement agir en politique: d'abord on flatte puis on tape. Voyons quelles raisons Mr. l'Editeur du *Canadien* donne pour refuser les colonnes de son journal à ma lettre intitulée: *Plan et Projet.*

D'abord il dit bien gravement, qu'au fond, les mots ne sont pas employés dans le sens qu'ils peuvent avoir dans les dictionnaires (je m'en suis aperçu plus d'une fois) mais dans l'intention des interlocuteurs." Oui, ce'a peut être jusqu'à un certain point; les orateurs sont d'accord sur le sens donné à certains mots; mais c'est différent, lorsque, comme dans la question dont il s'agit, une partie des interlocuteurs soutient que deux mots sont presque synonimes dans une acception, et que l'autre partie au contraire soutient que ces deux mots signifient deux choses différentes; ainsi, quand il y a différence d'opinion entre les savants messieurs engagés dans la discussion, il peut donc "résulter" quelque chose "d'utile," d'avoir posé la question devant d'autres savants, ne fut-ce même que pour ces messieurs.

Puis, le savant Editeur ajoute que les orateurs "dans une discussion improvisée ne peuvent aller consulter l'Abbé Gérard." Moi, je pense que lorsque des savants s'engagent dans une discussion sur la signification des mots, ils sont sensés avoir déjà consulté l'Abbé Gérard; cependant je puis me tromper, car les savants de nos jours peuvent consulter leur "intention" et cela suffit, à ce qu'il paraît, pour venir discuter la langue française au forum. J'en connais beaucoup qui, d'après ce nouvel et ingénieux système vont devenir d'éloquents orateurs, et d'admirables "modèles de linguistique." Ajoutez à cela une déclamation tant soit peu ténoriaire, avec une voix fausse, et les Mirabeau et les Berryer vont pleuvoir dans Québec.

Je ferai remarquer à mon complaisant Mentor que l'on ne s'expose jamais à faire "rire de soi" quand on cherche à s'instruire et qu'on défend le bon sens et la raison; mais on est sujet à faire "rire de soi" en se fâchant hors de propos et quand on a tort.

Je dirai de plus à l'Armand Carrel du Canada (!!) que je ne prétends nullement hériter du manteau de Franklin, de Béranger, d'Hippolyte Moreau, ni rien de celui d'aucun grand homme; je suis trop [illegible], et m'irait mal. On peut s'énorgueillir des hommes qui ont, par leur génie, ou leurs talents, honoré la profession où l'art auquel on appartient, sans pour cela prétendre à leur gloire. Si tous les [illegible] du Québec ne sont pas des Franklin, tous les [illegible] ne consolons en pensant que tous les avocats du Canada ne sont pas des Vallières, ni les Editeurs des Phénix.

L'ARTISAN.

N. B.—J'aurais bien quelque chose à dire aussi sur *"Président adjoint,"* mais on me répondra que les interlocuteurs n'avaient pas consulté l'Abbé Gérard, mais seulement leur "intention" de faire parade de leur savoir . . . . sans savoir. Quand on fait vaine dépense de paroles, on peut bien me pardonner d'en faire de lexicographie. L'A.

LE FANTASQUE,
QUÉBEC, JEUDI 13 AOUT, 1842.

Fantaisies,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

Qui bien aime bien châtie.

Le traité qui règle définitivement la question des frontières, de l'incendie de la *Caroline* et des autre sujets de querelle est enfin arrêté, signé et presque ratifié; les *british feelings* du Canada rient absolument jaune.

LA MINERVE.

Nous apprenons que M. Ludger Duvernay, l'ancien et patriotique propriétaire de la *Minerve* va commencer immédiatement à Montréal la publication d'un journal sous le même titre, mais qui s'occupera spécialement d'Agriculture, d'Industrie et de Commerce. Durant le séjour que Mr. Duvernay a fait aux Etats-Unis il s'est appliqué à recueillir un grand nombre d'ouvrages et de journaux ayant rapport à l'économie domestique et rurale dans lesquels il pourra puiser et mettre à la portée des cultivateurs et des autres industriels, des renseignements précieux, aussi bien pour la partie mecanique et pratique de leur art, que pour l'administration de leurs revenus.

Il n'est sûrement pas besoin de recommander la nouvelle feuille aux lecteurs canadiens; s'ils n'étaient point sûrs d'y trouver pour leur souscription une ample provision de savoir et d'agrément, les malheurs qu'attira sur le vétéran des propriétaires de journaux français en Canada, sa conduite si droite, si désintéressée, si pleine de dévouement à la cause du pays, leur ferait un devoir sacré de lui accorder un patronage unanime. Trop long-tems les canadiens, il faut l'avouer, ont laissé au gouvernement le soin de récompenser en les leur enlevant ceux qui se sont sacrifiés pour leur défense; si l'on admire ceux qui résistent à la séduction, quels sentiments ne doivent pas inspirer ceux qui, à la ruine, ont vu s'ajouter les chagrins de l'exil. Mr. Duvernay supporta tout avec résignation,; aujourd'hui que le retour dans sa patrie a dû lui causer quelque joie faisons-la durer en lui en rendant le séjour agréable; accueillons-le, non pas avec des aumônes dont il ne voudrait pas, mais en acceptant son travail; souscrivons en masse à sa feuille: nous ferons une bonne action et nous y gagnerons encore.

Nous ne connaissons pas jusqu'ici les conditions du journal, qui ne doivent pas varier beaucoup de celles des autres feuilles; mais en attendant qu'une agence régulière soit établie, les personnes de cette ville qui desireraient encourager la nouvelle entreprise, pourront nous faire tenir leurs noms que nous nous chargerons avec plaisir d'expédier à Montréal.

UN PETIT MOT A NOS POLITIQUES.

La Législature unie va bientôt s'assembler. Nous aimerions fort que nos grands hommes dans leurs loisirs, tout en fumant leur pipe et sans avoir l'air de penser à mal, considérassent, s'occupassent, jaugassent de ce que le pays devrait faire dans le cas plus que probable d'une révolution violente en Angleterre, d'un renversement de son gouvernement aristocratique, du règne de l'anarchie et de la terreur. Ne serait-il pas bon de prendre des précautions pour que nous qui n'avons pas les mêmes causes eminentes de désordre n'ayons pas à souffrir des mêmes maux. Dans le cas où l'Angleterre serait en proie à la guerre civile intérieure, le Canada aurait-il intérêt à conserver sa domination, à s'exposer à toutes les horreurs qui pourront la déchirer? Voilà toutes sortes de questions oiseuses et de sottises auxquelles nous rêvons quand nous n'avons rien de mieux à faire. Peut-être que ceux de nos représentants qui aiment à s'amuser comme nous de balivernes et à qui le soin de se mettre au marché des hommes laissera quelques instants pour songer un peu à l'avenir du pays pourront lire à leurs collègues le présent paragraphe avec lequel, après cela, ils pourront, de plus, rall umer leurs cigarres, si par hasard en faisant là dessus quelques remarques ils les avaient laissés s'éteindre.

Dans notre feuille précédente nous promettions une lettre de Sir Charles à Lady Bagot; la voici (la lettre) dans toute son innocente candeur:—

Québec, hôtel du Gouvernement—
Juillet 1842.

Ma chère épouse,

Je mesure ton impatience à la mienne; c'est pourquoi je t'écris afin que des nouvelles nouvelles de moi précèdent notre entrevue. La présente te parviendra à Halifax; tu ne seras plus qu'à trois jours de Québec; hâte-toi car j'ai besoin de toi pour me rassurer désormais, sur ma raison, pour m'aider de tes conseils, mais surtout pour chasser loin de mon cerveau les illusions dangereuses qui l'égarent et le troublent; depuis que je ne t'ai pas auprès de moi, les flatteurs et les esclaves se sont emparés de ma personne; leurs génuflexions, leurs adorations me tournient la tête; je ne suis plus le même: empresse-toi, hâte-toi donc de venir me ramener au niveau des autres hommes par la présence et par les réprimandes conjugales; car depuis que je ne t'ai plus pour me gronder, me morigéner, il me semble qu'il me manque quelque chose. Hâte-toi je t'attends.

Je suis donc, comme je te le fais prévoir par les lignes précédentes dans un état d'orgueil fiévreux dont toi seule peux venir me tirer. Tu vas juger si je suis excusable par le simple récit des merveilles que j'ai opérées par ma seule présence et sans qu'il y ait eu de ma part le moindre effort de génie. En vérité je suis complètement embarrassé de la réputation extraordinaire qu'on m'a faite et qu'il me faut maintenant soutenir.

A mon arrivée en Canada je fus reçu comme nul autre de mes prédécesseurs ne l'a encore été; à Kingston, à Montréal, à Québec, les arcs de triomphe, les pavillons, les processions m'ont été prodiguées. Dans cette dernière ville surtout les canadiens qui jamais n'ont seulement salué un gouverneur se sont précipités au devant de moi comme s'ils prévoyaient en moi leur libérateur. Pauvres bonnes gens! combien je désirerais qu'il me soit possible de leur faire quelque bien; mais hélas! tu sais, ou plutôt tu ne sais pas . . . . enfin bref ce sont là les tribulations du métier que je fais: obéir aux ordres supérieurs même contre l'intérêt général; agir publiquement contre les cris de ma conscience; saluer d'un sourire gracieux des gens que je méprise; en rebuter d'autres dont je puis admirer les principes et les talents; voilà ce que ma position m'impose. Mais je continue.

A peine arrivé je reçus des députations de tous côtés et de toutes les couleurs; leurs présidents m'adressent des compliments et des félicitations dans lesquelles on vante à perte de vue mes talents incomparables, ma réputation sans pareille, mes intentions vertueuses, mon habileté pratique; mon extérieur même est le sujet de flatteries; les braves gens y lisent toutes sortes de bonnes qualités: la fermeté, l'honnêteté, la finesse; en un mot ils découvrent sur mon visage mille choses que je n'y aurais jamais soupçonnées. Comment résister à tout cela; comment conserver un grain de sang-froid et d'humilité sous une telle batterie d'adulations. Par exemple je te défends dorénavant, ma chère épouse de jamais me dire devant quelque servitour: *You fool* ou autres expressions qui pourraient se répeter au dehors et détruire l'illusion que le monde s'est faite à mon sujet.

A toutes ces adresses j'ai répondu par des promesses, par des remerciments où je félicite tout le monde et où je flatte les espérances de chacun autant que possible; j'ai calqué tout cela comme j'ai pu sur les réponses officielles des autres grands personnages et je t'assure que sur les gazettes où ces divers documents ont été reproduits avec un certain orgueil par ceux qui les avaient recueillis, tout cela avait fort bonne mine.

Mais ce n'est pas tout; ce qui m'embarrasse le plus c'est cette terrible renommée qui paraît n'avoir devancé, cette lourde réputation d'habileté que m'ont faite les journaux de tous les partis qui me font un grand homme; ceux de mon côté pour effrayer leurs ennemis et les autres pour se donner une gloire inouïe à me combattre. A les en croire je médite de grands coups, je ferme les yeux comme le chat qui guette la souris; je ruminé des plans propres à étonner tout le monde; j'ourdis les combinaisons les plus compliquées et les plus redoutables! tandis que s'ils savaient combien je suis innocent des grandes vues qu'on me prête, ils riraient eux-mêmes de leur frayeur et prendraient mon embarras en pitié. Je te fais ces confidences sous le sceau du secret le plus profond; car comme tu le vois il serait fort dangereux que ma situation intérieure fût connue.

J'arrive en Canada et il me faut gouverner des gens que je ne connais pas [illegible] que je n'avais pas même soupçonnés. Je pensais venir ici pour tenir seulement en échec une horde de sauvages et de français, fumer le calumet de paix avec les uns et donner des bals et des dîners aux autres; au lieu de cela c'est de la politique qu'il me faut faire; ce sont des combinaisons auprès desquelles celles des cabinets d'Europe ne sont rien; je trouve des français qui veulent être français, et libres comme des anglais, je trouve des anglais qui veulent être anglais mais qui prêchent le despotisme russe; je trouve des anglais-américains qui veulent dévorer les deux autres partis et au milieu de tout cela pas seulement un sauvage, à l'excep-